

Mue en mouvement

Une chevelure massive, sombre, plutôt disciplinée en un volume laqué et légèrement brushé est inscrite sur la feuille de papier. Quelques mèches semblent rebelles et s'échappent de la masse mais le couperet des ciseaux a taillé leur élan pour que l'ensemble conserve son unité. Cette architecture capillaire demeure compacte sous le regard.

A une échelle supérieure, presque deux fois la taille d'une tête humaine, flottant sur le blanc laissé en réserve du papier, cette forme paraît inquiétante. De masse capillaire, la forme devient cabane, hutte, habitat. Sous ces cheveux, devrait apparaître un visage. Mais seuls les contours de son absence sont visibles. La face est blanche, comme une porte ouverte à l'imagination ou à l'incarnation possible.

Le tracé énergique de la mine de plomb a griffé la feuille épaisse marquée profondément par le geste. Pas de remord ou de repentir dans l'exécution. Patricia Cartereau a quitté le geste continu, court et répétitif de ses dessins précédents, celui du battement et de l'oscillation, monacal et silencieux. *Les oiseaux s'arrachent les plumes (2013-14)* semblent être la quintessence de ce rituel long, lent, obstiné de la main sur le papier ; le mouvement traçant des enroulements cruels et délicieux de ronces tantôt sèches et griffues comme carbonisées tantôt saignées et rougeoyantes. Mais dans cette *Mue*, le geste est ample, large, rapide, précis, presque violent, et impose dans ce mouvement répétitif la présence de la masse capillaire.

Pour le spectateur – visiteur, le jeu est tentant d'incarner le corps laissé vide, d'autant que la *Mue* est en suspens. Se glisser dans l'absence laissée par la marque de cette tête absente, géante, serait comme dormir dans des draps encore un peu chauds, un peu moelleux. On sent la présence du corps dans son absence marquée. Le jeu devient alors un peu monstrueux, un peu pernicieux et nous transforme en petits monstres, en freaks comme dans ces baraques à foire où l'on doit placer sa tête dans une planche de bois percée pour incarner un corps dessiné.

Mais la place est prise. Le corps absent dans son tracé physique est incarné dans une projection par une petite chose, un petit corps fébrile, chauve, aux contours saignés. Les yeux en petites fentes délicates, la petite chose bouge doucement, s'efface progressivement s'excusant silencieusement d'avoir pris cette place. Rose, dématérialisée, figure un peu féminine, totalement enfantine, fantômatique elle se glisse délicatement dans la masse, laissant des absences, des zones non occupées, jouant des décalages. Comme une fillette se glissant dans les escarpins trop grands de sa mère, se déguisant en femme, faisant baver le rouge à lèvres sur sa petite bouche, se grimant, il y a comme une monstruosité gênante.

La silhouette animée, dépouillée, nue de cheveux, de vêtements, et d'expression, fragile jusque dans sa réalité dématérialisée devient objet, petite poupée dénudée qu'on habille et travestit. Le corps-objet face à la réalité de la masse capillaire. Celle-ci semble l'avalier, l'absorber.

Cette *Mue* ne serait elle pas un bout de *Muette*, personnage récurrent dans l'oeuvre de Patricia Cartereau? La *Muette* a perdu une partie d'elle-même en étant mise en mouvement, accentuant l'effet de lévitation et de plongée. La *Muette* toujours silencieuse a perdu ses animaux totems et protecteurs. Seule face à nous, elle dévoile non pas son masque mais son costume laissé trop grand pour elle.

Incarnation d'un jeu, le rôle est endossé jusqu'à la chute, jusqu'au décalage. La *Mue* s'échappe, glisse, tombe, révélant l'inconfort du rôle incarné, endossé jusque-là. Mais qui de l'être ou de la masse de cheveux incarne cette mue. Un changement d'état, de condition s'opère devant les yeux, nous ne savons pas si nous assistons à une petite mort ou une naissance. Patricia Cartereau cultive l'entre-deux, la gêne, le malaise.

La question du double, du basculement du regard sont des thématiques récurrentes dans l'oeuvre de Patricia Cartereau. Saisi et séduit par la technicité, les jeux de matières (sécheresse d'un crayonné, liquidité des aquarelles, lumière de la projection contre la densité du papier), la chaleur des couleurs, le regard s'attarde et révèle la fracture contenue. Une part de cruauté et une ambivalence sourdent comme à chaque oeuvre de l'artiste nous renvoyant à notre propre identité, notre propre humanité.

Au sein de l'exposition *Loin pas si loin*, le familier se mêle une fois de plus à l'étrange, forçant l'éloignement, nichant l'inconfort dans ce que l'on reconnaît et identifie. Le glissement s'opère toujours avec délicatesse et justesse permettant une lecture double, parlant de l'oeuvre mais surtout du spectateur qui laisse au hasard d'un regard un fragment de mue, un bout de peau ou de mémoire au contact de l'animé ici dessiné.

Lucie Cabanes
Responsable des collections art contemporain
Musée-Château - Annecy